

La notion de communauté dans les enquêtes sociales sur l'habitat en France. Le groupe d'Économie et humanisme, 1940-1955

In: Genèses, 5, 1991. pp. 81-106.

Citer ce document / Cite this document :

Astier Isabelle, Laé Jean-François. La notion de communauté dans les enquêtes sociales sur l'habitat en France. Le groupe d'Économie et humanisme, 1940-1955. In: Genèses, 5, 1991. pp. 81-106.

doi : 10.3406/genes.1991.1078

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_5_1_1078

LA NOTION DE COMMUNAUTÉ DANS LES ENQUÊTES SOCIALES SUR L'HABITAT EN FRANCE

LE GROUPE D'ÉCONOMIE
ET HUMANISME, 1940-1955

*Isabelle Astier,
Jean-François Laé*

Creuset de la société urbaine et industrielle, instrument de fixation des populations ou lieu incontrôlé de leur révolte, moyen de promotion sociale ou de dégradation des mœurs, le quartier ouvrier a connu de longues périodes d'engouement et de rejet, de mépris ou de passion suivant l'image du prolétaire, représenté comme un frein au développement de la société, ou au contraire son avant-garde messianique¹. Aux aguets, à l'angle des ruelles, l'enquête sociale, toujours là, se présente comme un formidable outil intensif, arc-boutée sur une population-masse infâme pour en extraire des grappes et des communautés enfin humaines qui pourraient être le support d'une politique sociale ou urbaine.

Si nous pensons que l'enquête sociale est cet outil qui forge la grande plainte continue du peuple, de ses malheurs et de ses souffrances en termes de surpeuplement ou de sous-équipement, de solvabilité ou de surmortalité, d'insalubrité ou de promiscuité, lui donnant ainsi une visibilité publique afin d'assurer une prise solide au politique, il n'est pas indifférent, alors, d'examiner comment cet outil procède pour explorer le continent noir des existences ouvrières. Pour ce faire, nous chercherons à analyser quelques séquences historiques autour de la notion et de l'idéal communautaire², afin de préciser comment l'enquête conduit les images sociales à la rencontre de leur enregistrement et de leur salut par l'État providence. On peut en effet penser que chaque époque de grande mobilité, comme l'après-dernière guerre ou l'arrivée des rapatriés d'Algérie, l'industrialisation concentrée ou la construction des grands ensembles, fait appel au quartier pour le supplier de se solidariser, pour l'enjoindre de se rééquilibrer, pour implorer son développement social et économique. Ces suppliques sont des quasi-prières.

Les « prières ouvrières » transportent toujours leur lot d'images et une formulation précise du danger social d'une époque. Ce fut le cas de Michel Quoist qui, après son enquête sur le quartier de la Croix-de-Pierre de Rouen, entre 1948 et 1951, se mit à écrire des livres de prières en transposant sa vision des taudis.

1. Sur d'autres aspects de ce thème, le lecteur peut se référer à Jean-François Laé, *Entre le faubourg et la HLM, l'éclipse du pauvre*, Paris, GRASS, 1991.

2. Notion qui apparaît en divers points du catholicisme social à la fois comme un principe d'explication de la vie, une forme d'organisation, un style de relations et un idéal à promouvoir.

Illustration non autorisée à la diffusion

Trouant l'obscurité, les lumières de la ville annoncent des vivants.

Je les vois qui m'apparaissent

Je les sens qui me giflent. Je sais que dans cette unique pièce se mêle l'haleine empestée de treize personnes entassées. Je sais qu'une mère accroche au plafond la table et les chaises, pour étendre les paillasses.

Je sais que les rats s'approchent pour dévorer les croûtes et mordre les bébés.

Je sais que l'homme se lève pour tendre la toile cirée au-dessus du lit trempé de ses quatre enfants. Je sais que la maman toute la nuit reste debout car il n'y a de place que pour un lit, et les deux enfants sont malades. Je sais que l'homme ivre vomit sur le petit qui dort à côté de lui.

Je sais que le gars s'enfuit seul dans la nuit parce qu'il en a marre.

Je sais que les hommes se battent pour les femmes car ils sont trois ménages dans le même grenier. Je sais que l'épouse écarte son époux, car il n'y a pas de place pour un nouveau fils à la maison. Je sais qu'un enfant doucement agonise s'apprêtant à rejoindre là-haut ses quatre petits frères.

Je sais des centaines d'autres faits, tandis qu'en paix j'allais dormir entre mes draps tout blancs...³

Et l'auteur de préciser en note de bas de page : « Tous les faits cités sont absolument authentiques ». *Prière* sera suivie d'un célèbre *Journal de Dany* ; puis d'un *Journal d'Anne-Marie* vendu à plusieurs millions d'exemplaires en France et à l'étranger.

Nous chercherons à problématiser plus précisément le passage de l'idée de masse à l'idée de communauté à travers quelques enquêtes sociales des années 1940-1955 concernant la figure de l'ouvrier et son logement et menées dans la mouvance d'Économie et humanisme. Formé autour du père L.-J. Lebreton, en 1941, ce mouvement s'est constitué notamment sur quatre notions clés : instruire une science de l'économie humaine à partir de petites entités : le bourg, le quartier, la corporation locale ; construire des instruments d'enquêtes à la fois monographiques et statistiques par une nomenclature des faits sociaux ; une éthique fondée sur une communauté de base : la famille, le groupe professionnel, le voisinage ou le quartier ; enfin, l'idée de devenir un « intermédiaire » solide entre un État bureaucratique et une population sans représentant.

■ *Le quartier de la Croix-de-Pierre dans les années 1950, Rouen* [photo Étienne Graindorge].

3. *Prière*, Paris, Éditions ouvrières, 1954, p. 88.

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête sociale, 1940-1955

Louis-Joseph Lebreton (1897-1966) est un ami d'Alexis Carrel sous l'Occupation, ancien officier de marine, dominicain et directeur de recherche au CNRS. C'est également un spécialiste religieux du développement, expert au concile de Vatican II, rédacteur d'une version de l'encyclique *Ecclesiam suam* à la demande de Paul VI, chef de la délégation du Saint-Siège à la conférence des Nations unies sur l'application des sciences et des techniques au développement. Il sera aussi à l'origine des revues *Économie et humanisme*, bimensuelle ; *Idées et forces*, supplément trimestriel ; *Efficacité*, lettre interne au mouvement ; *Diagnostic économique et social*, revue concernant des problèmes internationaux ; *Développement et civilisation*, revue marquant la deuxième période d'activité de Lebreton, à partir de 1960, centrée sur le développement des pays d'Afrique noire et d'Amérique du Sud. Lebreton sera, dans la foulée, le créateur de la Jeunesse maritime chrétienne, comparable à la Jeunesse ouvrière chrétienne et à la Jeunesse agricole chrétienne pour d'autres milieux sociaux.

Ses principales publications sont de véritables manuels de terrain : *la Méthode d'enquête*, vol. 1 : *Introduction et généralités*, (avec Henri Desroche), Paris, Économie et humanisme [désormais, dans les références : É.&H.], 1944 ; *Principes pour l'action*, Paris, É.&H., 1945. *Montée humaine*, Paris, É.&H. et Éditions ouvrières, 1951 ; *Guide pratique de l'enquête sociale*, vol. 1 : *Guide de l'enquêteur*, vol. 2 : *Enquête rurale*, vol. 3 : *Enquête urbaine*, vol. 4 : *l'Enquête en vue de l'aménagement régional*, É.&H., 1951-1958 ; *Civilisation*, Paris, É.&H. et Éditions ouvrières, 1953. L'ensemble des archives de L.-J. Lebreton ont été déposées à la section contemporaine des Archives nationales, cote 45 A.S., par l'association des amis du père Lebreton, 39, bd Saint-Germain, 75005 Paris.

Le mouvement Économie et humanisme et la tradition catholique forment l'une des grandes figures qui annoncent la reconstruction de la France de 1945 : revivifier un pays désorganisé, repenser la ville et ses quartiers par l'idéal communautaire pour sortir des décombres de Vichy, grâce à une très forte poussée des partis démocratiques d'inspiration chrétienne, comme le Mouvement républicain populaire.

Entre l'individualisme libéral et le collectivisme associé au communisme, le personnalisme – inspiration du mouvement Économie et humanisme à la suite d'Emmanuel Mounier⁴ – avance sur une troisième voie, grâce à la notion de communauté, antidote à la société artificielle, qui consiste à caler l'individu dans une échelle dont on aurait la maîtrise. Pointe progressiste de l'Église sur le terrain des sciences humaines, depuis

4. Fondateur de la revue *Esprit*, auteur de *Révolution personnaliste et communautaire*, Paris, Aubier, 1935.

le livre retentissant de l'abbé Godin⁵, *Économie et humanisme* fait une critique sévère du monde moderne, cette civilisation malade dans laquelle les catholiques sociaux doivent choisir : ou se replier frileusement dans la spiritualité, ou s'engager fermement dans un diagnostic de la société rurale et urbaine⁶ auprès de la classe ouvrière et des militants syndicalistes les plus ouverts. C'est l'heure de la reconstruction économique et sociale dans laquelle les démocrates chrétiens, la laïcité militante communiste et non communiste, doivent s'engager résolument face au « désordre établi ». *Économie et humanisme*, tout comme la revue *Esprit*, prend le pari de s'enraciner dans le mouvement de ces « missions prolétariennes », sans toutefois faire sienne la lutte des classes et malgré une méfiance très forte à l'égard de l'État. « L'humanisme intégral », terme unificateur du mouvement, annonce le souci de mieux connaître les milieux sociaux qui entravent le développement organique et spirituel de l'homme, à la suite des préoccupations d'Alexis Carrel concernant la médecine sociale. Au total, sont mises en avant des méthodes d'enquête (près d'une centaine en une quinzaine d'années, et qui concerneront la vie des ouvriers, leur logement, les budgets familiaux, les quartiers paupérisés) et une sociologie de l'intervention que nous voudrions explorer ici, autour de cette notion clé : la communauté.

L'homme déraciné

Au milieu du XX^e siècle, les enquêtes sociales se diversifient et se spécialisent. A cela, bien des raisons. Tout d'abord, les rôles sociaux dans la vie urbaine se diversifient et se décomposent à souhait. Puis se prolonge l'idée que l'usine détruit tout sur son passage, balayant d'un coup de manche ce que le quartier tente de construire pour ses habitants. Il convient alors d'examiner régulièrement la ville dans ses quartiers, pour y pointer les injustices liées à la taille des logements, les déplacements dans et entre les quartiers. Dans les années 1950, la désaffection de la paroisse, lieu géométrique de la fréquentation religieuse, alerte les catholiques sociaux des risques d'ilotisme et d'isolement, et par là même d'un dangereux déséquilibre dans les quartiers. Cette désaffection religieuse est mise en relation avec la perte de communauté de voisinage. Puisque les relations de proximité et d'entraide entre les ouvriers

5. Cf. *la France, pays de mission ?*, Lyon, Éditions de l'abeille, 1943.

De l'abbé Grégoire aux prêtres ouvriers, le thème de la mission en milieu ouvrier connaît de nombreuses crises, entre l'idée de relèvement des ouvriers, afin qu'ils accèdent à une vie spirituelle, et le risque d'être dévoré par la ville tentaculaire et païenne, dont la période faste fut

l'entre-deux-guerres, lorsque les « fortifs », la « zone », la « banlieue rouge » apparaissaient comme une brousse où toutes les initiatives étaient permises. A l'origine des « prêtres ouvriers » se trouve la « Mission de Paris », fondée en 1944 par le cardinal Suhard.

6. D'où le titre d'une de leurs revues, *le Diagnostic économique et social*, revue mensuelle d'analyse ; *Diagnostic, un essai de philosophie sociale* est aussi le titre d'un ouvrage de Gustave Thibon, préfacé par Gabriel Marcel (Paris, Médicis, 1940), dans lequel nous retrouvons la notion de communauté comme idée de base de la pensée politique et sociale. Pour G. Thibon, l'homme n'est fait ni pour la solitude, ni pour la multitude, d'où l'apparition de ce troisième terme : la communauté, soit une doctrine des corps intermédiaires.

Illustration non autorisée à la diffusion

s'affaiblissent, la fréquentation religieuse diminue, les solidarités d'habitation ne fonctionnent plus et ainsi le faubourg n'assure plus sa traditionnelle protection. A cette représentation s'ajoute celle d'un homme pensé avant tout comme une plante vivace, destiné à s'enraciner dans un espace restreint, celui du voisinage, des proches commerçants, des points d'eau des rues et des ruelles, de l'école et de la paroisse. D'où le thème du risque du déracinement de l'homme – arraché du logement du faubourg vers l'usine en banlieue – dont on voit les conséquences à la sortie des ateliers où « les pauvres filles ont littéralement fait irruption dans la rue, criant, gesticulant, se bousculant, surexcitées au maximum⁷ », sorties abondamment dépeintes par Georges Navel⁸ et la littérature militante. L'homme s'analyse sous deux dimensions : « la dimension géographique, dessinée par le lieu ; la dimension sociale, dessinée par l'activité humaine ». On se met à regretter l'époque où la même communauté s'exprimait sous des formes différentes, lorsque le lieu géographique primait sur l'activité, lorsque le quartier « localisait et mesurait la vie », formant cette symbiose entre le prolétaire et son faubourg.

Mise à contribution pour expliquer la désagrégation des pratiques religieuses – un seul docker sur sept cents entend la messe dominicale –, la sociologie religieuse⁹ doit redéfinir ses points d'appui en passant des communautés rurales qui s'amenuisent aux communautés ouvrières urbaines¹⁰, et pour ce faire invente une pastorale ouverte sur le quartier, en dehors de la simple fréquentation de l'église. C'est la période remarquée de l'évangélisation ouvrière, animée par la Mission de France et dont les prêtres-ouvriers seront les artisans¹¹. Pour la géographie humaine, omniprésente auprès des urbanistes, il faut prêcher la lutte « contre l'éparpillement de la vie¹² » entre le travail, la famille et le quartier. La sociologie du travail, alors dans ses débuts, dénonce « la déshumanisation du travail à cause d'une organisation absolument impersonnelle¹³ ». L'Institut national d'hygiène¹⁴ invoque, pour dépister l'insalubrité, un fin découpage, îlot par îlot, puis immeuble par immeuble, pour « réhabiliter la vie ».

7. Michel Quoist, *la Ville et l'homme*, Paris, Éditions ouvrières, 1952.

8. Georges Navel, *Travaux*, Paris, Stock, 1945. Autobiographie d'un ouvrier d'usine devenu terrassier, puis ouvrier agricole, avec des notations très méticuleuses sur ces différents types d'activité.

9. Cf. les travaux de Gabriel Le Bras, *Études de sociologie religieuse*, notamment vol. 2, *De la morphologie à la typologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1956. Cf. aussi Fernand Boulart, *Problèmes missionnaires de la France rurale*, Paris, Cerf, 1945 ; *Essor ou déclin du clergé français ?*, Paris, Cerf, 1950 ; *Premiers itinéraires en sociologie religieuse*, Paris, Éditions ouvrières, 1954.

10. Transformation qui servira de point d'appui à la renaissance des prêtres-ouvriers, toujours présents pour servir d'intermédiaire entre le sociologue et les populations. Cf. A. Delestre, *Trente-cinq ans de mission au Petit-Colombes, 1936-1974*, Paris, Cerf, 1977. Cf. aussi *les Prêtres-ouvriers*, Paris, Minuit, 1954.

11. La « Mission de France » et les prêtres-ouvriers forment le fer de lance du militantisme ouvrier que l'Église freinera, puis étouffera dès 1954.

12. Versant Maximilien Sorre, professeur à la Sorbonne, *les Fondements de la géographie humaine*, 4 vol., Paris, A. Colin, 1947-1952.

13. Versant Georges Friedmann. Sur l'ennui au travail, cf. *le Travail et les techniques*, Paris, PUF 1948 et *Où va le travail humain ?*, Paris, Gallimard, 1950.

14. Le père de l'Inserm.

◀ *La méthode d'Économie et humanisme. Diagramme homme 43 PH2, non rempli. Système Lebreton, breveté SGDG. In Économie et humanisme, mai-juillet 1944, annexe 2, figure 1.*

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête sociale, 1940-1955

Ces savoirs fondent la question sociale des années 1940-1955, en nous montrant, d'une part, l'explosion du lieu de vie que constitue le quartier, d'autre part, « le déracinement qui blesse et fait souffrir ¹⁵ », lors du déplacement de l'habitation jusqu'aux portes de l'atelier. Ces deux entités, l'atelier et le quartier, le travail et la domiciliation, sont pensées chacune comme des corps structurant « la chair qui s'est renouvelée, mais c'est autour du même squelette qu'elle se développe, meurt et renaît. Ce squelette, le terrain lui-même, est donc l'élément le plus ancien, et parce qu'il précède la venue de l'homme, il la commande en grande partie ¹⁶ ».

L'éclatement de cet organisme, la ville et ses quartiers, est un thème coprésent à celui de l'immense mobilité « des masses », dans l'emploi et le quartier, et préfigurera la dissociation de la figure du pauvre de celle de l'ouvrier ¹⁷. Dissociation qui doit résulter de trois forces conjointes : la force de fixation territoriale « dans de vraies maisons » ; la force de fixation professionnelle à travers « de vrais métiers » ; enfin le degré d'éclatement des modes de vie dans les « îlots moralement insalubres, bars, dancings, maisons de passe, qui attirent les étrangers du secteur [...] donnant un aspect de cosmopolitisme inquiétant ¹⁸ ». De vraies maisons et de vrais métiers pour les ouvriers forment les deux pôles solides qui doivent maintenir les risques d'éclatement et contenir les ruptures.

Quels sont les signes de cet éclatement ? Ce sont les nouvelles enquêtes qui vont les révéler : les unions libres et les divorces qui cassent les relations de voisinage ; les naissances illégitimes et les avortements qui rompent la famille ; la fréquence des délits et surtout le régime déprimant du travail qui dégradent l'éco-milieu ouvrier ; enfin le garni et le taudis surpeuplés « où l'on meurt trois fois plus que dans les vraies maisons ¹⁹ ». Ces signes vont être interprétés sous la notion d'insalubrité et de mal logé, l'homme sans toit, victime d'un séisme, et qui mérite une réhabilitation sociale et morale. Mais pour ce faire, il faut trouver le levier de cette réhabilitation, un concept qui pourrait forger un idéal de cohésion, un terme fort et rassembleur qui, finale-

15. M. Quoist, *la Ville et l'homme*, *op. cit.*, p. 48.

16. *Ibid.*, p. 23.

17. Il faut entendre cette dissociation comme un mouvement d'éclipses, éclipses parfois confondues dans l'histoire du XIX^e siècle, et, parfois, qui se disjoignent lorsque la promotion sociale bat son plein.

18. M. Quoist, *la Ville et l'homme*, *op. cit.*, p. 214-215.

19. *Ibid.*, p. 11.

20. Robert E. Park, *Human Communities*, New York, The Free Press, 1952.

21. Nicolas Cartier [pseudonyme de L.-J. Lebreton], « La notion de communauté », *Économie et humanisme*, n° 1, 1942.

22. Dans une longue tradition allemande qui oppose « communauté » et « société », titre de l'ouvrage de Tönnies qui sera traduit en 1944 aux Presses universitaires de France.

La méthode d'Économie et humanisme. Diagramme Foyer 43 PF01 non rempli, système Lebreton, breveté SGD. In Économie et humanisme mai-juillet 1944, annexe 5, figure 4.

Annexe V₂¹ – Figure 4

Illustration non autorisée à la diffusion

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête
sociale, 1940-1955

23. Tel que Gaston Bardet, directeur des études de l'Institut supérieur d'urbanisme appliqué de Bruxelles, président d'honneur de la Société française des urbanistes en 1949. Principales publications : *Problèmes d'urbanisme*, Paris, Dunod, 1941 ; *Principes inédits d'enquête et d'analyse urbaine*, Paris, Colma, 1943 ; *l'Urbanisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1945 ; *Pierre sur pierre*, Paris, LCB, 1946 ; *Mission de l'urbanisme*, Paris, Éditions ouvrières, 1949.

24. Prêtre ouvrier du Havre, qui viendra enquêter dans le quartier de la Croix-de-Pierre à Rouen, habité par les dockers du fait de la proximité du port. La plus grande partie de l'enquête fut effectuée durant l'été 1948, quelques observations supplémentaires en 1949. A l'origine, il s'agit d'un travail de thèse soutenue à l'Institut catholique de Paris. Le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme aida l'auteur tout au long de sa recherche sous diverses formes : photos des intérieurs de logements, illustration graphique de l'enquête. *La Ville et l'homme*, l'ouvrage qui en résulte, fut édité par les Éditions ouvrières-Économie et humanisme en 1952 avec le concours du CNRS.

25. *Économie et humanisme*, n° 6, 1943.

26. Lors de son enseignement à São Paulo en 1947, Lebreton rendit un hommage appuyé à La Tour du Pin, lui aussi officier de la marine nationale, et ardent disciple de Le Play.

ment, sera la communauté de base, la communauté d'enracinement.

On sait combien l'idée d'enracinement renvoie aux problématiques de la communauté : la communauté naturelle²⁰ de l'école de Chicago ; la communauté de destin ou communauté de sort, présente chez les catholiques sociaux²¹ comme chez les sociologues²², la communauté de quartier mise en scène par les urbanistes²³ ; ou encore les groupements homogènes – artificiels, d'influences ou spécialisés – présentés par Michel Quoist²⁴ et qui inspireront bon nombre de méthodes sociologiques. Cette recherche de la communauté, c'est l'espérance d'un retour à de petites unités équilibrées, où tous les individus se connaissent, et, ensemble, épousent un même destin. Cet ordre communautaire fait l'objet d'un manifeste-fleuve de quatre cents pages²⁵ visant à supprimer le scandale prolétarien et à rétablir une doctrine sociale corporative, grâce au catholicisme intégral, troisième terme fort s'appuyant sur une idée renouvelée des corporations de métiers, des corps de petites unités plus souples et plus mobiles. Renforcer les corporations, leur donner des pouvoirs juridiques, une presse, des caisses de crédit, des coopératives d'achat, des syndicats professionnels, telle est l'orientation engagée depuis 1930 par le père Lebreton, disciple de La Tour du Pin et de Albert de Mun, fondateurs des Cercles catholiques ouvriers²⁶, et qui aura une forte influence jusque dans les années 1960 auprès des sociaux-démocrates et dans la sphère de l'éducation populaire.

Le corporatisme consiste à penser une strate d'organisation entre les communautés naturelles et les dispositifs juridico-politiques de l'État. Les idées corporatives chrétiennes qui devaient organiser des corps intermédiaires loin de l'État, loin de l'atelier et des systèmes de vente, se réalisent à partir de 1870 à travers les caisses, coopératives, syndicat d'élevage, de fabrication et de vente de fromages, pour se traduire, malgré le frein maurassien, dans le syndicalisme chrétien au début du siècle. La doctrine des « corps intermédiaires » accompagne toute la démocratie chrétienne française, comme une des bases de sa pensée politique et sociale.

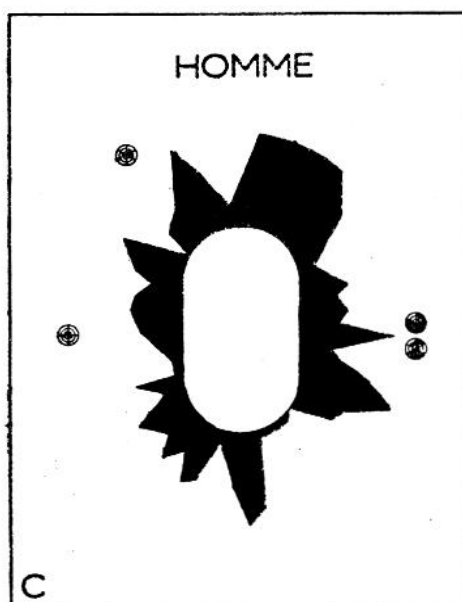
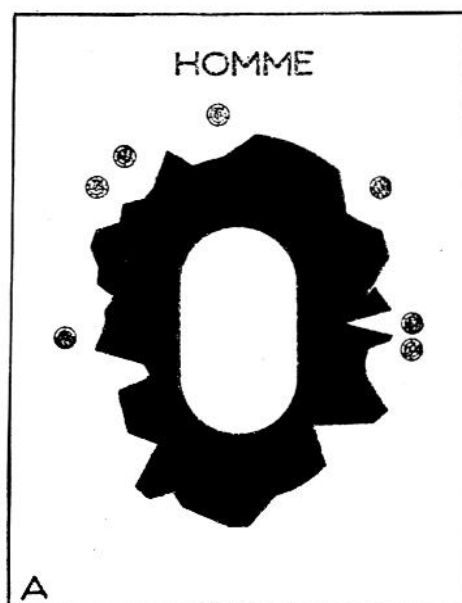
L'on peut distinguer deux courants du corporatisme. Le premier, dans la ligne traditionnelle du catholicisme social, imagine des communautés d'intérêts entre patrons et ouvriers d'une même profession, et pour laquelle doit être organisé un organe d'intérêt collectif public. Le second, c'est celui des économistes comme François Perroux, qui voient la corporation comme une réponse à la crise mondiale, rejetant par là l'idée de réanimer de petites unités artisanales. F. Perroux, créateur du mouvement « Renaître », cher-

chera à mettre au point des projets techniques et économiques : la monnaie, les formes d'échange, la régulation de l'État. Il créera en 1941 l'Institut des sciences économiques appliquées (ISEA) où se retrouveront les théoriciens de la comptabilité nationale et qui deviendra par la suite l'Institut des sciences et des mathématiques économiques appliquées (ISMEA).

Soubassement d'une société harmonieuse, seule la communauté de destin peut rendre solidaires les hommes qui partagent spirituellement ou matériellement la même existence, lorsqu'ils sont soumis aux mêmes risques ou poursuivent les mêmes buts, à l'image de la famille, véritable baromètre de la vitalité et de la stabilité d'un pays²⁷. C'est à partir de cette notion de communauté que les enquêtes se chargent de débusquer les cellules de base, toutes reliées entre elles, parfois avec des cassures dues à « l'instabilité des prolétaires et des fonctionnaires, ballotés sans cesse d'un lieu à un autre », mais devant être tissées de telle sorte « qu'on pourrait s'élever, de petit groupe en petit groupe jusqu'au sommet de la hiérarchie, sans qu'à aucun degré le contact humain soit perdu ». Perdre le contact humain, les échanges directs entre les hommes, le rapport spirituel, le lien social dirait le sociologue, tel est le danger éminent que court la société. « La main dans la main » des communautés humaines se substitue à « la main invisible » de l'économie ou pour le moins s'efforce de la réchauffer. Cette conception de la communauté, comme le concept économique d'échange, se construit sur une idée d'équilibre, un juste équilibre entre les relations, un juste échange harmonieux dans lequel l'ouvrier serait en phase avec la société. L'idéal de l'équilibre gère avec la même ardeur les concepts économiques et les concepts sociologiques.

Mouvement du regard

Si nous essayons de suivre l'historicité de cette idée de cellule communautaire, à travers une brève histoire des enquêtes des années 1940-1955, nous pouvons voir la rémanence du couple enracinement-destin, en partant des marins embarqués sur un rafiote de pêche, perdu sur l'horizon de la mer, sans racine et sans mémoire, dont la condition de vie à bord apparaît sans condition, sauf à se cramponner désespérément à la communauté des marins du bord.



[A] Diagramme homme : « Un cultivateur. Excellent équilibre humain, grande solidité des valeurs morales. » In *Économie et humanisme*, mai-juillet 1944, annexe 4, figure 3.

[C] Diagramme homme : « Un docker. Type du prolétaire, pénible impression d'amoindrissement. » Ibid.

27. Définition de G. Thibon, *Économie et humanisme*, n° 5, janvier-février 1943.

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête
sociale, 1940-1955



[A] Diagramme homme : « [Un] foyer remarquable dans l'ensemble, particulièrement par l'éducation et l'orientation données aux enfants. » In *Économie et humanisme*, mai-juillet 1944, annexe 6, figure 3.

[C] Diagramme Foyer : « On remarque deux encoches ; habitat très défectueux, et instabilité d'emploi : la pauvreté de foyers dockers. » Ibid.

28. Jacques Locw, *les Dockers de Marseille*, Paris, Économie et humanisme, 1945.

29. M. Quoist, *la Ville et l'homme*, op. cit.

La première enquête de Lebret se fera en haute mer, parmi les marins de la Nationale, entre 1929 et 1941. Lebret s'émeut des ravages de l'alcool, du chômage intensif, de la baisse des revenus, du travail dix-huit heures par jour, même le dimanche. En deux ans, il visite les quatre cents ports de la côte, de Dunkerque à Saint-Jean-de-Luz, pour étudier la pratique religieuse, la mentalité politique, les traditions et les coutumes, la pêche, le marché et la conserve du poisson, toutes les activités sociales et économiques. Il lancera son journal, *la Voix du marin*, en 1932. Cf. aussi *le Roman de Lamort*, inédit. B. N., Fonds Amis du père Lebret.

C'est l'époque de la grande dépression du secteur de la pêche, où les revenus vont s'écrouler pour les sardiniers, les thoniers et les petits pêcheurs. L'utilisation généralisée de la glace et parfois de la congélation entraîne de profonds bouleversements ; le chalutage s'impose ; les voiliers disparaissent ; de nouvelles structures de distribution naissent. Lebret veut alors lutter contre le triomphe du « poisson industriel » qui s'installe, en organisant les petits patrons-pêcheurs, avec son ami et disciple E. Lamort, dont le bateau a été baptisé symboliquement *la Justice*. Cf. L.-J. Lebret, *Pêcheries mondiales et marché du poisson*, en collaboration avec J. Sauvé, Paris, PUF-Insee, 1950.

Quelques années plus tard, les enquêteurs rentrent sur le port de Marseille, où ils étudient les dockers permanents et intermittents, les formes d'organisation du travail et le déracinement des hommes²⁸. Puis, à Rouen, des immenses quais de la Seine – avec leurs docks, leurs entrepôts et leurs grues – « nous irons de l'autre côté du boulevard, juste en face, où habitent ces mêmes dockers, et où nous observerons leurs familles et les courées sans hygiène²⁹ », provoquant l'avortement, l'enfant naturel et l'éclatement de la vie.

Le mouvement du regard, qui va de la mer jusque dans le taudis, est le double du mouvement du savoir qui va d'un corps nomade à sa fixation territoriale, soit la découverte du destin de marin vers le destin d'ouvrier. L'image de ce mouvement, c'est aussi la conversion du corporatisme des métiers en corporatisme de la ville. Chaque quartier doit receler une strate d'organisation intermédiaire entre l'individu et les limites communales, strate où de nouveaux droits juridiques pourraient être conquis. Il faut alors observer attentivement le dessous du panier d'une époque, là où rien ne va plus, pour montrer que même dans une vie infâme, on peut puiser les forces d'une promotion sociale, et que même à partir des illégalismes d'une population, on peut déceler l'énergie d'une stabilisation. Malgré le déclin de la pêche française sur le marché international

du poisson, la chute et la non-qualification des métiers de dockers, la famille nombreuse abandonnée à l'insalubrité, le regard des enquêtes tente de retourner le stigmate dans une image positive, de reformuler une plainte qui appelle une promotion. Au centre de ce mouvement, les enquêtes cherchent à démontrer que les groupements de base sont là pour que s'enracinent l'homme et la famille. « Tous les groupements d'activité devraient rester au service du foyer et de ses extensions de voisinage³⁰ » pour refaire des communautés et lutter contre l'éparpillement de la vie, rétablir les relations sociales avec l'ensemble de la société. Réagencer les vies, démontrer le désir de promotion et produire une nouvelle théorie de l'économie humaine, tel est le dessein moderniste qui hante l'enquête sociale³¹.

Parler de communauté, c'est aussi tirer la vie vers « les solidarités ouvrières », développées un peu plus tard par Chombart de Lauwe, ces chères solidarités de quartier qui représentent la meilleure « assurance sur la vie³² ». Les styles de vie avancés et étudiés par P.-H. Chombart de Lauwe sont le pendant de la notion de communauté, une version plus moderne de la vie du peuple esthétisée dans un style, dont la solidarité est le ciment. La solidarité ouvrière est ici l'archétype vitaliste des syndicats ouvriers, des municipalités communistes, des mouvements catholiques et d'éducation populaire, des sociologues emportés dans la passion de l'observation. La solidarité est l'assurance du pauvre qui, en cas d'affaiblissement, doit être mis sous tutelle d'une politique. Dans cette mesure, la réhabilitation des masses ouvrières, que l'on hésite à qualifier de prolétaires ou de sous-prolétaires, suivant le partage moral que l'on établit, passe par cette question essentielle qui taraude tout le XX^e siècle : quel est le temps nécessaire au passage d'une couche sociale à une autre ? Passage du sous-prolétariat pitoyable – terrain prédestiné à la délinquance, prostitution, nomadisme des isolés ou des couples qui changent chaque nuit de garni et de nom – au prolétariat arrimé à l'atelier de confection ou à l'usine métallurgique. Passage du prolétariat dominé par le travail – esclave du travail, déséquilibré par le travail, amoindri physiquement et moralement par lui – à l'ouvrier possédant des loisirs, une communauté de quartier et de voisinage. Enfin, passage de l'ouvrier non qualifié vers l'ouvrier moyen, puis vers l'ouvrier-militant

Illustration non autorisée à la diffusion

Plan d'une cour à Marseille. In J. Loew, les Dockers de Marseille, Économie et humanisme, 1945, annexe 10, « Cas type de logement docker », p. 104.

30. M. Quoist, *la Ville et l'homme*, op. cit., p. 253.

31. René Sand, *l'Économie humaine par la médecine sociale*, Paris, Rieder, 1934.

32. J. Loew, *les Dockers de Marseille*, op. cit. Ouvrage qui mettra en scène le mythe du docker, comme individu détruit par le travail et le moins solidaire, pour finalement en faire l'archétype de la solidarité. J. Loew, dont le prénom religieux est Marie-Réginald, d'où les fréquentes variations d'initiales, a une trajectoire inverse de celle de L.-J. Lebreton. Tout d'abord avocat, il découvrira les ouvriers durant les audiences, puis abandonnera le barreau pour se fondre dans la masse des dockers dont il décrira l'organisation du travail, les us et coutumes, et proposera une réorganisation des activités.

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête sociale, 1940-1955

puis encore vers l'ouvrier-propriétaire. L'enquête sociale naît des grandes mutations et les accompagne pas à pas : du marin pêcheur vers l'ouvrier de banlieue, de l'habitat insalubre vers le logement social, du docker occasionnel vers le docker professionnel, des classes agricoles vers les classes ouvrières. Le passage d'une couche sociale à une autre, la réhabilitation du peuple souffrant occupent toutes les enquêtes, et par là, toute la sociologie. Dans cet effort, la notion de communauté a toute sa place pour décrire les niveaux de responsabilité et les stades de développement de la démocratie participative. Mobilisée comme un maillon intermédiaire enfin humain, opérateur d'un réagencement et d'une réhabilitation de l'exclu, l'idée de communauté permet de penser l'insertion en groupe des individus délaissés par le modernisme, dans les dispositifs juridico-politiques de l'État. La communauté possède une fonction intérieure et extérieure. Conçue pour insérer et protéger les individus entre eux, elle apparaît dans un second temps comme une forme intermédiaire de représentation collective, au même titre que les corporations professionnelles et syndicales.

L'homme réprouvé mérite une réhabilitation, à condition qu'on lui offre une communauté à sa taille et à son échelle de responsabilité, soit le passage de la masse à la classe, puis de la classe au milieu, puis du milieu au cercle. Dans les termes des enquêtes, cette ascension passe du groupement – simple réunion d'individus sur un bateau – vers la communauté – où s'organisent des équilibres – puis encore vers la solidarité – où s'organisent des forces ayant des capacités de négociation. Cette lente ascension organisationnelle – groupement, communauté, solidarité – se nourrit d'une pensée d'enracinement et de promotion des masses informes : promotion économique, mais pas seulement, c'est aussi une promotion sociale, culturelle, spirituelle et politique qui est prescrite. Au lieu de former des hommes pour des temps calmes, « il s'agit de les placer dans l'évolution totale de l'humanité, de les insérer spontanément, librement, puissamment dans l'ordre universel³³ ».

33. L.-J. Lebreton, *Guide du militant*, Paris, Économie et humanisme, vol. 2, 1947, p. 156.

Extraire de la masse une image humaine du prolétaire

La masse des prolétaires, c'est l'idée d'un chaos et d'un continent noir dont on sait bien peu de chose, qui désigne une quantité inconnue où tout est indifférencié, sans le moindre relief, zone d'ombre où se fige la vie³⁴. C'est aussi une catégorie théorique, comme l'ouvrier-masse des communistes italiens, ou le jociste-masse de l'action catholique. Faire masse avec l'homme ouvrier, dont la vie est quelconque et méconnue par la société, renvoie enfin à la conception chrétienne de l'âme qui n'a pas à être écartelée entre deux amours, celui de Dieu et celui du prochain, mais doit unifier plusieurs âmes autour d'elle pour l'amour de Dieu. Le thème de l'auto-développement, caractéristique du tiers-mondisme et du quart-mondisme, est le reflet de cet auto-amour et de la recherche de l'autonomie de l'individu, propre à la doctrine chrétienne, afin d'être « le champion de la justice³⁵ ». Dans cette conception, l'ouvrier est toujours vu comme un monde à part, une totalité grouillante et mourante d'on ne sait quels maux. La masse ouvrière dans les années 1950 est encore indifférenciée et manque de tout : de sécurité, de traditions, de culture, de racines, de communauté, d'unité. Le pauvre et l'ouvrier ne font encore qu'un.

A partir de cette vision, deux modèles d'action s'affrontent. Le premier consiste à s'immerger dans la masse, à épouser la vie de « ceux qui passent pour être le dessous du panier : les dockers des ports » pour faciliter la « montée humaine ». Il s'agit de s'immiscer dans la multitude, au fond de la vie infâme, pour faire lever ou prélever de la communauté. Le second consiste à tirer les « chefs naturels », une petite élite sachant exprimer les choses, dans des cercles de militants, socialistes ou catholiques, avec le risque de voir l'homme du peuple s'embourgeoiser par la religion³⁶, menacé par sa propre conscience d'être, renvoyant la figure de l'ouvrier dans une image évanescence. Il s'agit alors de prélever directement quelques têtes pour les former, puis de les réintroduire dans la masse dont ils sont issus. Ces deux modèles ont un objet commun : choisir et former des intermédiaires, des relais qui à la fois parleront de la masse et pour la masse, se formeront à penser le

34. Comme dans le métro, où « la porte est fermée, les couteaux mécaniques ont coupé dans la masse humaine, sur le quai, ce qu'il faut pour faire une portion métro. Il s'ébranle. Je ne peux plus bouger. Je ne suis plus individu, mais masse, une masse qui se déplace en bloc comme un pâté en gelée, dans une boîte un peu grande... » (« Métro », in *Prière*, Paris, Éditions ouvrières, 1954, p. 40).

35. L.-J. Lebreton, *Guide du militant*, op. cit., vol. 1, 1946, p. 110.

36. C'est ce que décrira Godin dans un ouvrage intitulé *Déclassement, religion et culture humaine*, en se demandant à propos de ces élites : « Est-ce parce qu'ils pratiquent la religion que nos protégés se séparent carrément de la classe ouvrière, ou bien est-ce parce qu'ils ne sont plus vraiment de la classe ouvrière qu'ils sont pratiquants ? »

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête sociale, 1940-1955

peuple tout en acceptant de retourner, suivant le modèle de l'éducation populaire, dans la masse chercher à leur tour d'autres chefs naturels. Ils visent le passage de l'individu d'une classe à une autre, indiquent les modifications devant survenir dans la montée de la figure de l'ouvrier, et utilisent le régime de la transfusion par l'exemple.

En choisissant la profession la plus décriée qu'il soit, les dockers des ports, Loew veut montrer l'injustice contenue dans cette réprobation aveugle et incapable de distinguer entre les bons et les mauvais ouvriers. Il s'agit d'arracher de la masse une représentation positive, de contrecarrer l'image publique d'un homme qui travaille moins de trois jours par semaine, qui ne va à l'embauche que lorsque le ventre est vide, dont l'insécurité est la règle de vie, habitant des quartiers de taudis, sans eau, ni gaz, ni électricité, dont la femme apporte en période de chômage un appoint en chiffonnant dans les poubelles, et dont les enfants, à l'imitation de leur père, trouvent ahurissant d'aller à l'école plus de trois jours par semaine. De cette image-masse, Loew veut démontrer « qu'il y a des familles de dockers admirables, des foyers, des pères et des mères devant lesquels on s'incline très bas quand on les connaît³⁷ ». Et bien que dans l'ensemble, elles soient tout de même l'exception, admet-il, le problème est qu'il ne peut en être autrement, compte tenu des conditions de travail qui assujettissent les ouvriers. L'enquête vise bien à répandre l'idée d'une réhabilitation possible, à l'affût d'une opportunité de mise en œuvre d'une action et d'une promotion.

L'enquête peut ainsi contribuer à imposer l'idée d'un changement possible, inventer de nouveaux marquages pour unifier des événements dramatiques successifs, et engendrer une ligne de partage entre les situations méritant réhabilitation et celles qui resteront massives, arrachant la vie « infra-humaine » de l'ombre et de l'oubli. C'est ce que va s'employer à démontrer le mouvement Économie et humanisme, autour d'un thème fondamental, celui du complexe économique-social.

37. J. Loew, *les Dockers de Marseille*, op. cit., p. 2.

Le complexe économique-social

Le terme de complexe économique-social avait fait sourire certains, lors de la parution du manifeste de l'association en 1942. Ils voyaient un idéalisme social désuet, dans cette volonté de s'opposer à une conception de l'économie et du social représentés comme deux sphères distinctes ayant leur existence propre.

Les huit signataires du manifeste furent : Alexandre Dubois, petit entrepreneur ; Jean-Marius Gatheron, agronome, inspecteur de l'agriculture, directeur de cabinet du ministre de l'Agriculture Edmond Laulhère ; René Moreux, enseignant et journaliste au *Temps*, puis collaborateur aux questions diplomatiques et coloniales, membre du Conseil supérieur de la marine marchande ; Gustave Thibon, agriculteur et philosophe ; François Perroux, économiste et artisan de la comptabilité nationale, professeur à la faculté de droit de Paris, puis au Collège de France et directeur d'études à l'École pratique des hautes études. Se joindront trois religieux : L.-J. Lebreton, ancien officier de marine et dominicain ; M.-F. Moos, dominicain ; J. Loew, prêtre-ouvrier.

Ensemble, ils constituent le premier noyau d'Économie et humanisme, tous issus des milieux catholiques sociaux, et possèdent chacun une spécialité professionnelle qui embrasse l'agriculture, la pêche, l'entreprise, là où ils souhaitent restaurer un nouveau corporatisme.

La réunion de l'économie et du social repose sur l'idée que l'économie détruit la nature humaine et qu'il faut lui injecter de l'humanité, puisque l'économie, dont le calcul rationnel dissout les relations sociales, mine sournoisement les valeurs morales, réincarnant une vieille opposition entre l'être et l'avoir. Dans ce complexe économique-social, la vie de l'homme est pensée à partir des quatre fonctions de production, de distribution, de circulation, de consommation, selon la conception que « le social est à la surface de l'économie, comme la peau est à la surface du corps. Il est l'épiderme du corps économique. Sa santé n'est pas autre que celle du corps entier, et celui-ci lui doit en retour l'équilibre de ses échanges avec le milieu extérieur³⁸ ». L'économie humaine est une véritable discipline. La notion qui prime est celle du bon rendement vital, nous dit le docteur René Sand, soit un devoir social qui, tout compte fait, rapporte beaucoup plus qu'il ne coûte :

38. J. Loew, *les Dockers de Marseille*, op. cit., p. 5.

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête sociale, 1940-1955

Le principe essentiel de l'économie humaine est que nul, à aucun moment, ne doit manquer du minimum nécessaire à une vie normale, cette privation entraînant une détérioration des forces physiques, morales, professionnelles, donc une perte pour la société. L'économie humaine demande, en conséquence, une politique de production, une politique de niveau de vie, une politique de récupération sociale, une politique du travail, de la population, de l'hygiène, des services médicaux, de l'éducation, qui ne lui sont pas propres, mais qu'elle associe en les fortifiant l'une par l'autre, et en les orientant vers un but unique : la culture des valeurs humaines³⁹.

C'est aussi une véritable discipline des passages, produire et consommer, circuler et distribuer ; pour une population, une discipline de transition d'une phase moins humaine à une autre plus humaine, au rythme le plus rapide et au moindre coût, compte tenu du développement solidaire de toutes les populations dont il faut respecter le rythme.

Toute la démonstration de Loew repose sur le déséquilibre de l'organisation du travail des dockers dans le port, déséquilibre qui en provoque d'autres en cascade, dans le logement, le ravitaillement, les loisirs, le mode de vie... Pour présenter le complexe économico-social du port, Loew décrit des scènes d'embauche, des conversations, la file d'attente pour obtenir la paye, les combines pour gagner du temps et ralentir le rythme de travail, les petits vols, le bar, le rôle du contremaître. L'espace de l'embauche est le point névralgique du port : trop d'hommes pour le trafic, des injustices entre les grades professionnels, des exclus systématiques, des passe-droits. Il faut alors établir une typologie des dockers. D'abord les dockers fictifs, évalués à 1 500 sur les quelque 7 200, des hommes à qui la carte de docker sert uniquement à justifier qu'ils ne sont pas « sans profession ». A ces « fictifs », Loew ajoute la catégorie des « dockers occasionnels », ceux qui n'ont pas effectué plus de cinq jours de travail dans le mois. Viennent ensuite les « demi-dockers » qui, peu qualifiés, ne parviennent pas à faire partie du noyau stable d'une équipe. Restent enfin les dockers, soit 60 % de la main-d'œuvre qui assurent près de 86 % du trafic. L'aspect anarchique sous lequel apparaît le port – manque total d'organisation, équipes formées au hasard, médiocrité des contre-

39. René Sand, cité dans *la Santé de l'homme*, avril 1942. Cette revue est publiée par le Centre régional d'éducation sanitaire de Lyon que dirige le docteur Delore, et s'adresse aux milieux de l'enseignement et des mouvements de jeunesse.

Le quartier de la Croix-de-Pierre dans les années 1950, Rouen]
[photo Étienne Graindorge].

Illustration non autorisée à la diffusion

DOSSIER

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
La communauté dans l'enquête sociale, 1940-1955

maîtres et des aconiers⁴⁰ qui ne sont pas à la hauteur de leur tâche – explique que le docker lui demeure étranger. En s'attachant à établir une typologie des dockers, Loew suggère que le complexe économique-social produit des exclus, les dockers fictifs et occasionnels, ces nomades des temps modernes, toujours à la marge du travail, dont la précarité resurgit dans le mode d'habiter, le mode de vie.

C'est dans ces termes que Loew développe l'idée de Gustave Thibon qui invoque la grande industrialisation comme prédatrice des liens traditionnels communautaires et comme accélératrice de la formation du prolétariat. Le mode de vie des familles des dockers découle d'une organisation du travail soumise à l'infamante tyrannie de l'offre et la demande. Loew dresse la carte de leur habitat entassé à proximité immédiate du port, dans laquelle il va débusquer à tout prix des liens communautaires. Dans le quartier existent des liens organiques entre les hommes, comme le regroupement spontané par nationalités d'origine, tissés par des conditions de vie semblables, liens plus ou moins méprisés des autres ouvriers.

Pour améliorer le sort des dockers, il faut prioritairement améliorer leurs conditions de travail, les faire reconnaître comme exerçant un métier, en montrant que le vrai docker, celui qui a un travail régulier, aime son travail. Les responsables du port devront faire une analyse des qualités requises pour être un bon docker et hiérarchiser les diverses fonctions habituelles de la manutention pour mettre sur pied une politique des salaires et assurer ainsi la promotion des ouvriers valeureux aux postes de maîtrise ; pour aboutir enfin à la fameuse communauté de destin, réunion dans une communauté égalitaire de ceux qui en étaient exclus ou mis en marge.

Vive le taudis naturel

En traversant les quais du port du Havre ou de Rouen, de Brest ou de Marseille, et en suivant les dockers « fictifs », les enquêteurs-sociologues découvrent, entre les poissonniers-grossistes et les bars-épiceries, leurs lieux d'habitation ; ils entreprennent d'y dessiner, à nouveau, les cercles des communautés afin de les superposer à ce qu'ils avaient observé dans l'univers du port. Le mouvement d'extraction des commu-

40. Ceux qui assurent le débarquement et l'embarquement des marchandises.

nautés relève de la même opération. De la masse des dockers d'où l'on extrait du destin, il convient parallèlement de tirer, comme le feront Michel Quoist et Jacques Loew, des images positives du taudis qui forme des « rues-tunnels » où l'on vit de plain-pied sur la rue, « comme dans un village qui protège si bien la sociabilité des Méditerranéens », et d'en dégager un ordre d'organisation. Certes, ces quartiers sont des taudis, parce qu'ils manquent de l'hygiène la plus élémentaire, « mais si l'on dépasse la couche de crasse qui les recouvre, on y découvre la supériorité de ce que l'on pourrait appeler le taudis naturel – celui qui a jailli spontanément, en respectant les lois naturelles de la vie et de la communauté⁴¹ ». Éloge du taudis naturel, comparé au taudis créé de main d'homme, par entassement vertical, *via* les HBM, ces nouvelles enquêtes mettent en avant les sociabilités conviviales à l'origine des relations sociales. Le vrai taudis rend possible la surveillance des enfants de plusieurs familles, tandis que l'immeuble à étage dissocie la famille : « Le soir, le docker sort sur le pas de sa porte pour se délasser, et si toute la famille n'est plus sur un même plan horizontal, la femme restera seule faire la vaisselle, et les enfants, au lieu de rester jouer près de leur père, iront on ne sait où⁴² ! » La solution au problème du logement des dockers n'est pas la construction « des grandes casernes des habitations à bon marché », mais dans le respect de cet écosystème protecteur et convivial dont il ne faut pas détruire l'ordre au risque de fragiliser davantage les dockers occasionnels.

Assurément, il faut naturaliser le taudis, et Michel Quoist présente le quartier comme formant un tout naturel. Au départ de son enquête sur la Croix-de-Pierre à Rouen, quartier réserve des dockers s'il en est, les pointages et les localisations font apparaître les rues d'échange et les rues de résidence, mettant en évidence certains groupements. Michel Quoist construit des plans, des repères géographiques, des transparents superposables à tour de bras⁴³. L'observation, aux abords des bornes-fontaines où les bandes de jeunes se forment et bâtissent leur programme de loisirs, constitue la source privilégiée de ces informations mises en carte. Ainsi, grâce au transparent, il découvre que la ville est coupée en deux : d'un côté, le quartier aéré, où il y a de l'espace, des petits jardins, de la verdure, du soleil ;

41. J. Loew, *les Dockers de Marseille*, *op. cit.*, p. 48.

42. *Ibid.*, p. 48.

43. Les transparents s'appliquent à superposer : les familles nombreuses, les immeubles insalubres, les garnis, les immeubles ayant l'eau, les hommes vivant avec une amie, la délinquance, les alignements commerciaux, les cafés et commerces, les clients d'une pharmacie, les écoles privées et les écoles publiques, les écoles maternelles, les équipements sanitaires, l'habitat des dockers, le schéma de circulation, la pratique religieuse dominicale, les groupements de voisinage (M. Quoist, *Annexe de la Ville et l'homme*, *op. cit.*).

DOSSIER

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
*La communauté dans l'enquête
sociale, 1940-1955*

de l'autre côté, « c'est le tragique entassement ». Mais la question majeure est celle de la mobilité/fixité de ces populations. Premier constat : très peu de jeunes sont originaires du quartier de la Croix-de-Pierre, pas plus des autres quartiers de Rouen. Ils viennent du milieu rural et des bourgs éloignés de la ville. Resteront-ils au même endroit ? Cette interrogation soulève « le grave problème de l'enracinement humain, indispensable pour un véritable épanouissement humain⁴⁴ ». Or, plus du tiers de la population rouennaise ne reste pas six années de suite au même endroit. Et au bout de vingt ans, ne reste que 1 % de la population d'origine. Si la mobilité est générale pour toute la population ouvrière, les différences de mobilité ne sont pas à saisir au niveau des quartiers, entités trop grandes, mais au niveau d'une rue, d'un îlot, avance Quoist. Car il faut résister au déracinement, ralentir ces va-et-vient incessants, stabiliser les relations dans le quartier. Deux grands responsables de l'excessive mobilité ouvrière sont désignés : le manque de logements et l'instabilité au travail. C'est la maison qui constitue le premier lieu de l'enracinement des familles, « et qui donnera la plus forte note de valorisation ; intimité ou promiscuité, aisance ou misère, orienteront vers le beau ou le laid, le bien ou le mal⁴⁵ ». Ce n'est pas, bien sûr, le nombre de maisons comparé au chiffre de la population qui est jugé significatif, mais le nombre de pièces dans ces maisons. Un logement est insuffisant lorsqu'il abrite plus d'une personne par pièce, ce qui représente la situation de 73 % de la population du secteur étudié. Les évaluations mobilité/fixité, promiscuité/intimité doivent « réserver une place particulière au problème du lit. Il n'y a souvent qu'un lit par foyer ; on y couche à deux, quatre, cinq et plus quelquefois⁴⁶ ». Ce lit que l'on déplace dans la journée, faute de place, est estimé être l'ultime symptôme d'une mobilité démesurée, comme le symbole de la condition ouvrière. Les signes du besoin d'intimité ? De vieilles toiles que l'on tend le soir entre les lits, des cadres de bois sur lesquels on colle du papier, des lits superposés pour éviter l'entassement. Des familles parviennent à maintenir un cadre de vie pratiquement normal dans ces misérables conditions : « Dans des immeubles pitoyables, aux entrées infectes, se cachent des pièces remarquablement entretenues. On fait là des prodiges pour maintenir une note de propreté et de goût⁴⁷. » Les mobilités pensées à travers les déménagements successifs

44. M. Quoist, *la Ville et l'homme*, *op. cit.*, p. 46.

45. *Ibid.*, p. 55.

46. *Ibid.*, p. 64-65.

47. *Ibid.*, p. 68.

et l'encombrement du lit familial sont ici interprétées comme l'ultime preuve d'une paupérisation, alors que durant d'autres périodes historiques, l'absence de mobilité sera analysée comme un assujettissement insupportable. C'est le cas de l'époque des bidonvilles entre 1955 et 1970, et c'est encore le cas aujourd'hui, où la faible mobilité dans les grands ensembles est synonyme d'enclavement. De là résulte que la mesure de la mobilité est une affaire de moyenne de sens, ce qu'une société considère comme une vitesse moyenne de passage dans l'entreprise et dans l'habitat, une juste mobilité, ni trop rapide ni trop lente, suivant une vitesse générale de la promotion sociale et du passage d'une classe sociale à une autre.

Il n'en faudra pas moins pour que le garni, c'est-à-dire le logement à louer entièrement meublé, devienne peu à peu synonyme de taudis. Ainsi, Quoist établit une classification de la population qui habite les chambres meublées louées à la semaine ou à la journée, pour découvrir à l'échelon inférieur un sous-prolétariat « pitoyable » et instable. Puis viennent les groupes de Nord-Africains, de plus en plus nombreux, « insuffisamment accueillis » et qui cherchent à recréer « un milieu familial ». Mais la majorité des occupants des garnis sont des ouvriers trop pauvres au moment de leur mariage « pour monter un ménage » ; la vie en couple s'ajoute comme second critère pour énoncer une impossible stabilisation. Enfin, une dernière catégorie rassemble de jeunes foyers d'un milieu supérieur qui, faute de logements en nombre assez grand, se contentent d'un garni.

Sous-prolétariat, Nord-Africain, ouvrier mal logé forment peu à peu le triptyque de la question sociale. Peu à peu, la carte des classes se dessine, avec la recherche d'une mobilité moyenne, d'une mobilité commune et modérée. Carte transparente sur carte transparente, l'auteur va superposer celle de la mortalité, celle de la mortalité infantile, puis de la natalité, de la fécondité, du nombre d'enfants par ménage, du mariage et de ses déviations, de la délinquance, de la présence de Nord-Africains. En superposant ces cartes, les petits points deviennent de grosses taches noires sur le visage de la ville : les groupements d'insalubrité coïncident avec les zones en perte de vitalité commerciale ; les points de délinquance font apparaître des groupements qui se recoupent avec ceux des immeubles

Illustration non autorisée à la diffusion

Superposition des immeubles insalubres, zones de délinquance et garnis pour un secteur de Rouen, d'après M. Quoist. In L.-J. Lebreton, Guide pratique de l'enquête sociale, vol. 3, l'Enquête urbaine.

48. M. Quoist, *la Ville et l'homme*, op. cit., p. 95.

DOSSIER

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
*La communauté dans l'enquête
sociale, 1940-1955*

insalubres et des garnis, « précisant la géographie et la nature de ces groupements, qui constituent de véritables milieux de délinquance⁴⁸ ». De plus, la concentration ouvrière coïncide au millimètre près avec les immeubles insalubres et les garnis. Cette concentration de points noirs est encore plus visible pour l'habitat des dockers qui cumulent tout à la fois : instabilité au travail, taudis, faible scolarisation, familles nombreuses, délinquance. Tous les matins, ces hommes quittent leur quartier pour aller travailler, plus de 8 000 individus, provoquant un « véritable éclatement qui disperse notre population laborieuse aux quatre points cardinaux de l'agglomération » et qui les déracine définitivement. Penser ces communautés, c'est finalement tenter de construire une composition de multiples pratiques – répertoriées et cataloguées sur une échelle de consistance – où les individus sont enfin insérés dans une série, puis positiver ces séries en mettant en avant la nature humaine, la communauté naturelle, soit une nouvelle façon de gérer la santé, l'urbain et le paupérisme.

Un gouffre sans fond : l'homme infâme !

Autour du regard sur les ouvriers et leur habitat, nous pouvons dégager deux conséquences de ces enquêtes sociales. Tout d'abord une époque ne peut penser que ce qui est intégrable socialement et mérite une réhabilitation morale : tantôt le marin pêcheur, le docker assez stable, la fille-mère, la famille nombreuse et pauvre de surcroît. L'histoire sociale – qui n'est que la traduction d'une grande histoire du malheur – se nourrit bien de l'histoire du sujet migrant-ouvrier-mal logé-déviant, mais toujours du meilleur de ceux-ci, et dont la plainte doit être formée en vis-à-vis de l'État providence. Tout porte à croire qu'en-deçà de cette limite, les comportements se définissent comme des masses sans ordre ni raison, des blocs et des glacis sans forme, une vie infâme dont le discours de la maîtrise ne peut rendre compte. Dès lors, on peut penser que le partage du social se fait sur ce qui historiquement sépare l'homme irresponsable de son destin, victime d'une catastrophe que l'État doit réparer, de l'homme dont le destin est renvoyé à sa seule responsabilité et interdit toute politique, un seuil où seul l'individu au plus près de ses semblables peut être sauvé, d'où l'axe majeur en termes de communauté qui doit confirmer cette proximité. Une rupture spécifique

s'opère lorsque le figurant d'un destin peut devenir une personne à devenir, ou bien l'inverse, lorsqu'une situation, un type de comportement condamnable devient à responsabilité individuelle l'écartant de toute socialisation promue par la puissance publique. Le partage s'opère à l'intérieur d'un système de causalité dans lequel on attribue la charge de responsabilité à un point donné de ce système, qui l'approche ou l'éloigne de l'intervention de l'État providence.

Seconde conséquence de ces enquêtes, un comportement doit connaître un certain degré de diffusion pour effectuer une adhérence d'image dans les sphères socio-politiques. Les événements relevés par les enquêtes – réels ou imaginaires – sont cristallisateurs d'un seuil et font que l'on ne voit pas les mêmes ouvriers, les mêmes mal lotis, les mêmes sinistrés à une époque donnée. C'est l'une des fonctions des enquêtes que d'amasser des faits pour saisir l'imagination, d'entasser des visions pour diffuser des images afin de trouver les adhérences entre les sphères du social et du politique. Rétrospectivement, l'on comprend que l'enquête soit une affaire de visuel et d'urgence mais aussi l'opérateur d'un programme social à venir que doit réaliser tout État en redistribuant de l'égalité. L'« embrayage » sur une politique dépend alors du degré de dissémination des images dans les professions du social et de l'urbain où l'usage de cette forme, la communauté, permet d'enregistrer des qualités et des formes d'association, tentative de rendre présentables la vie informe et le chaos que représente toute masse. Définir une communauté de destin, c'est démontrer un enracinement dans une unité organique qui mérite une solidarité plus large, de quelque nature qu'elle soit. On peut penser que ces techniques de totalisation et de mise en équivalence opérées par la notion de communauté sont étroitement liées au rapport imaginaire qu'entretient une société avec les hommes sans visage, ces vies infâmes et informes plongées dans l'abîme, massives et massées dans le mal, remontant lentement l'escalier de la pyramide au fur et à mesure de leur mise en plainte, et où chaque époque historique s'arrête sur une marche différente pour la consolider et la raffermir, et pour s'assurer qu'un lien social est possible, sans déstabiliser l'idée qu'elle se fait d'un juste équilibre dans la mobilité du peuple, sans prendre le risque de tomber elle-même dans le gouffre sans fond.

DOSSIER

Organiser, classer, administrer

I. Astier, J.-F. Laé
*La communauté dans l'enquête
sociale, 1940-1955*

Les principales enquêtes effectuées dans la mouvance d'Économie et humanisme de 1940 à 1951

Économie et humanisme a connu un champ large d'activités : guide pour enquêteurs, statistique économique, population, géographie humaine, calcul des probabilités, à travers une centaine de monographies locales et régionales, des études et des enquêtes sociales réalisées par le Centre d'analyse économique et sociale, un puissant relais du mouvement. Sauf indication contraire, les documents mentionnés ci-dessous sont des rapports multigraphiés.

- L.-J. Lebreton et Mireille Ausset, « Enquête sur la structure de la pêche méditerranéenne et ses besoins », 1940-1943.
- H.-D. Barruel, « Enquête sur les conditions de vie des ouvriers à Marseille », 1941.
- M.-R. Loew, « Enquête sur les dockers de Marseille (1941-1943) », 1944.
- En liaison avec le Mouvement populaire des familles, « Enquête budgets familiaux ouvriers à Lyon », 1943.
- J. Labasse, « Étude du complexe portuaire de Sète », 1943.
- A. de Montmirail, « Étude sur l'enfance déficiente, malheureuse et en danger moral à Marseille », 1944-1945.
- L.-J. Lebreton, « Coup de sonde pour expérimenter le diagramme équilibre primaire d'une commune », 1944-1945.
- « Analyse sociologique d'un bloc de trente-quatre foyers prolétariens à Marseille », *Économie et humanisme*, n° 24, 1945.
- R. Delprat et A. Charroud, « Sondages pour l'analyse de l'habitat à Lyon » ; R. Levy et J. Loew, « Marseille » ; A. Coron et F. Ribout, « Saint-Étienne » ; J. User et M. Ribout, « Nantes » ; enquêtes effectuées pour le compte du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, 1945.
- R. Fantapié, « Étude de l'habitat à Vaise (Lyon) », 1945.
- « Monographie de la cité Jeanne-d'Arc à Saint-Étienne » (enquête habitat), publication d'un extrait du dossier par la Sagma, 1946.
- H. Chateau, « Sondage pour détection des logements insuffisants à Metz », 1946.
- « Enquêtes sur les budgets familiaux ouvriers dans le sud-est et le nord-est de la France », 1946.
- J. Rivollier, « Enquête sur l'habitat à Vienne (Isère) », 1946.
- Th. Suavet, « Enquête sur la corrélation taudis-alcoolisme à Saint-Étienne », 1946-1947.
- M^{me} Perrot, « Enquête sur les budgets et l'habitat des étudiants de Grenoble », 1946-1948, premiers éléments publiés dans *Économie et humanisme*, n° 34, 1946.
- Y. Strauss, « Enquête sur les loyers dans une quinzaine de villes de France », 1947.
- J. Barthe, « Analyse des logements du personnel de la société Saint-Gobain à Saint-Bel (Rhône) », 1947.
- M^{lle} Bérard, « Étude de l'habitat des familles nombreuses de Melun », 1947.
- G. Allo, « Enquête sur la mobilité des familles rurales », *Économie et humanisme*, n° 39, 1947.
- G.-Th. Guilbaud, « Analyse de la structure démographique du département de la Côte-d'Or et comparaison avec les autres départements français », 1947.
- M. Michoud et le professeur Lafon, « Enquête sur les enfants et adolescents inadaptés de la région de Montpellier (500 cas) », 1947-1950.
- P. Galliot, « Enquête sur l'apprentissage à Rennes », 1948-1959.
- Jean Rénard et G. Tincelin, « Enquête sur les niveaux de vie des mineurs de Saint-Étienne (Loire), (alimentation, budget, habitat) », effectuée pour l'INH et l'Insee, 1949.
- Docteur Clavaux, « Sondage sur les budgets familiaux en Moselle », 1949.
- J. Cellier, « Étude comparative de trois îlots urbains à Saint-Étienne », 1949.
- M^{me} Perrot, « Enquête sur les vieillards de la ville de Grenoble », 1951.